

voir avec l'amitié, pour s'être porté ainsi avec tant d'obstination à la défense de Norman. Qu'est-ce que cela pouvait être? Barros aurait été bien avisé de lire quelques pages de l'excellente biographie de Pearson écrite par John English pour découvrir quel genre d'amitié il y avait eu entre Pearson et le haut-commissaire (114-5n).

Tout cela est si stupide que je me suis souvent demandé pourquoi j'avais fait une lecture sérieuse de No Sense of Evil. L'ennui est que trop de lecteurs, dont le professeur Jack Granatstein, considèrent le livre comme un ouvrage historique respectable. Et David Kilgour, député, a pris la peine d'écrire au ministre pour déplorer que je n'aie pas donné à la vieille dame toute l'audience qu'elle méritait. Mentionnons incidemment qu'il n'a pas versé de larmes sur le fait qu'à deux reprises Pincher se soit fait induire en erreur. Sa page sur Norman compte 16 erreurs, dont 8 sont grossières, et elles ne proviennent pas toutes de son coéquipier de Toronto.

Barros se fonde habituellement sur des témoins uniques, pourvu qu'ils contribuent à déprécier d'une façon ou d'une autre Pearson ou Norman. Quiconque contredit Norman est automatiquement dans le vrai. Mais un de ses autres témoins uniques, une femme assez âgée elle aussi, a mérité plus de cinq pages. Il s'agit d'Emma Woikin, la dame doukhorbor. Cette femme, alors qu'elle était attachée au chiffre aux Affaires extérieures, a été démasquée par Igor Gouzenko et a purgé une peine de prison en tant qu'espionne. D'après sa biographe, June Callwood, Woikin avait déjà un pied dans la tombe lorsqu'elle fut interrogée et s'alimentait la plupart du temps avec du jus d'orange et de l'alcool. Pendant des années elle avait eu des amis étonnants et s'en vantait un peu comme d'avoir été une amie personnelle de Pierre Trudeau. Mais l'histoire qui retint l'attention de Barros était décrite par Callwood comme étant « probablement le produit de l'imagination capricieuse d'une vieille femme », une de ces histoires qui « abusent de notre crédulité ». Sans se laisser abattre, Barros n'hésite pas à nous la raconter en long et en large. Il s'agit d'un dîner offert par Emma à Lester Pearson et à Herbert Norman. Le récit commence sur des interrogations mais, comme c'est souvent le cas avec Barros, il saute brusquement dans la réalité et c'est comme à un fait réel qu'il y fait allusion à plusieurs reprises dans la suite de l'ouvrage.

Barros émet l'hypothèse que l'appartement d'Emma était plutôt minuscule et qu'elle avait dû emprunter celui d'un ami. Étant donné qu'elle connaissait les Sokolov à l'ambassade soviétique, c'est dans leur maison que la scène s'était probablement déroulée. Barros mélange ensuite avec un autre dîner dont il a entendu parler par Mme Igor Gouzenko disant que c'était peut-être le même dîner ou peut-être pas, mais qu'en tout cas un futur premier ministre y était attendu. Mme Gouzenko